

Les femmes et la maladie mentale : un problème culturel? Women and mental illness : a cultural problem?

Suzanne Lamarre

Volume 4, numéro 2, novembre 1979

La femme québécoise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030056ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030056ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamarre, S. (1979). Les femmes et la maladie mentale : un problème culturel?
Santé mentale au Québec, 4(2), 53–62. <https://doi.org/10.7202/030056ar>

Résumé de l'article

Lors d'une conférence dans le cadre du Symposium sur le sexe, la culture et la maladie, l'épidémiologue américain, Walter R. Gove (1977), de l'Université Vanderbilt, affirmait que les femmes manifestent deux fois plus de problèmes névrotiques que les hommes depuis les trente-cinq dernières années. Différentes études épidémiologiques (Weissman, 1977 ; Statistics Canada ; Silverman, 1968) sur la fréquence des traitements psychiatriques démontrent plus précisément que les femmes font de deux à six fois plus de dépressions que les hommes. Ces recherches m'ont incitée à réfléchir sur les relations possibles entre les problèmes névrotiques et les changements culturels de ces trente-cinq dernières années, à la lumière des concepts de différenciation de groupe et d'éléments culturels de Bateson (1976). Celui-ci a élaboré une théorie permettant d'examiner les problèmes de comportement humain (conformisme, aspects émotionnels et expression de besoins) à la lumière d'une grille peu utilisée en psychiatrie, la grille anthropologique. Beaucoup de chercheurs enfin se sont intéressés aux inégalités sociales affectant les femmes depuis des siècles comme facteurs causaux de leurs maladies, mais ont négligé d'étudier les changements des aspirations, valeurs, attentes de comportements ainsi que les systèmes relationnels soutenant les communications de notre époque. Ces changements méritent toute notre attention, car ils ont profondément modifié le contexte de vie de gens dont les apprentissages sont adaptés à un autre milieu que celui dans lequel ils vivent.

LES FEMMES ET LA MALADIE MENTALE : UN PROBLÈME CULTUREL ?

Suzanne Lamarre

Lors d'une conférence dans le cadre du *Symposium sur le sexe, la culture et la maladie*, l'épidémiologue américain, Walter R. Gove (1978), de l'Université Vanderbilt, affirmait que les femmes manifestent deux fois plus de problèmes névrotiques que les hommes depuis les trente-cinq dernières années. Différentes études épidémiologiques (Weissman, 1977; Statistics Canada; Silverman, 1968) sur la fréquence des traitements psychiatriques démontrent plus précisément que les femmes font de deux à six fois plus de dépressions que les hommes.

Ces recherches m'ont incitée à réfléchir sur les relations possibles entre les problèmes névrotiques et les changements culturels de ces trente-cinq dernières années, à la lumière des concepts de différenciation de groupe et d'éléments culturels de Bateson (1976). Celui-ci a élaboré une théorie permettant d'examiner les problèmes de comportement humain (conformisme, aspects émotionnels et expression de besoins) à la lumière d'une grille peu utilisée en psychiatrie, la grille anthropologique.

Beaucoup de chercheurs enfin se sont intéressés aux inégalités sociales affectant les femmes depuis des siècles comme facteurs causals de leurs maladies, mais ont négligé d'étudier les changements des aspirations, valeurs, attentes de comportements ainsi que les systèmes relationnels soutenant les communications de notre époque. Ces changements méritent toute notre attention, car ils ont profondément modifié le contexte de vie de gens dont les apprentissages sont adaptés à un autre milieu que celui dans lequel ils vivent.

LES ENSEMBLES DE GROUPE

Bateson parle de trois types d'ensemble de groupe nommés différenciations symétrique, complémentaire et de réciprocité.

« Dans cette catégorie, la *différenciation symétrique*, s'inscrivent les groupes dont les membres ont entre eux les mêmes modèles de comportement mais se différencient par l'orientation de ces modèles » (Bateson,

1976). Pour faire face à diverses situations, les membres du groupe A ont des comportements identiques à ceux du groupe B. Mais mis en situation de confrontation, les uns par rapport aux autres, en d'autres occasions, les membres du groupe A et B émettront d'autres comportements, encore semblables dans les deux groupes. Le dessein (l'orientation) deviendra alors différent. Ce seront des comportements de rivalité.

Prenons l'exemple de deux mères qui, séparément, agissent de la même façon avec leurs enfants respectifs, dans leurs tentatives de répondre aux besoins immédiats de ces derniers. Confrontées l'une à l'autre, elles émettent un autre type de comportement, toujours identique : elles deviennent sans pitié pour leurs enfants en les obligeant à pratiquer le piano, par exemple, sans relâche afin de surpasser les succès du congénère.

L'orientation des comportements se précisera davantage avec l'exacerbation de la compétition. Le père et la mère d'un enfant peuvent croire qu'ils poursuivent le même but : le bonheur de ce dernier. Leurs comportements peuvent être identiques dans leur empressement à éliminer, entre autres, les frustrations à cet enfant chéri. Mis en situation de rivalité, les deux rechercheront lors d'une escalade à devenir le parent idéal, dévoilant ainsi la véritable orientation de leurs comportements : le désir d'être un parent parfait au détriment de l'intérêt de l'enfant.

Dans un couple, les conjoints peuvent avoir des comportements identiques, vus comme une expression d'amour, dans leur façon de deviner les besoins de leur partenaire avant que celui-ci ne les exprime. Mais mis en face d'un « tu ne m'aimes plus », la rivalité apparaît. Il devient alors évident que chacun essayait d'être l'amoureux idéal ; il essayait d'en faire la preuve plutôt que de viser à connaître et à aimer l'autre. Dans une telle situation de comportements identiques mais d'orientation différente, il y a toujours risque d'escalade et d'effondrement de l'ensemble.

« Dans cette catégorie, la *différenciation complémentaire*, seront inscrits tous les cas où le comportement et les aspirations des membres des deux groupes sont totalement différents » (Bateson, 1976). Prenons l'exemple de soumission et de domination auquel se réfère l'auteur. Les soumis ont entre eux le même genre de comportement, lequel est différent des dominateurs entre eux. Lorsque les soumis rencontrent les dominateurs, le comportement des premiers entraîne chez les dominateurs un comportement différent du leur. En d'autres termes, la soumission entraîne la domination.

Ces deux modèles nécessitent un mécanisme de freinage afin d'empêcher l'hostilité et l'effondrement des ensembles. Les plus répandus sans être contestés jusqu'à la dernière guerre mondiale, les modèles complémentaire et symétrique ont pour tel mécanisme l'aspiration des membres à être utiles au groupe (sauver la patrie en cas de guerre, reléguant dans l'ombre les compétitions entre les groupes du même pays). Ainsi, plus une personne

se sacrifie et plus elle sera conforme aux règles du groupe. C'est l'ère «des bonnes mamans dévouées et des héros de guerre mutilés».

Une autre façon d'éviter l'effondrement s'effectue par l'interaction de ces deux modèles. Ainsi, avant que le soumis ne le devienne complètement (instauration du système complémentaire), il y aura des manifestations de domination indirecte de la part des soumis et des sursauts de rivalité. Des exemples de domination indirecte se retrouvent dans le couple. Si la femme se sent de plus en plus contrôlée, elle réagira par des comportements de malade qui contrôleront le conjoint alors que ce dernier croyait l'avoir mise à sa main ou, des menaces de suicide obligeront le dominant à ne s'occuper que de sa soumission. S'il y a menace de séparation, la rivalité peut succéder à ces manifestations de domination indirecte : chacun essayant de soutirer le plus de bénéfices à l'autre. Comme on s'en rend compte, le fonctionnement de ces deux systèmes est fragile et risque toujours d'éclater malgré l'existence de divers mécanismes de freinage pour empêcher cela. Ces mécanismes sont, rappelons-le, le jeu d'équilibre entre les deux systèmes et le recours à diverses aspirations (être utile au groupe ; réaliser une institution comme celle du mariage au détriment de soi, par exemple).

Bateson décrit une autre catégorie qu'il dit rare, *la différenciation de réciprocité* identifiée comme celle de la mutualité. Elle se définit par des comportements d'échanges. Par exemple, le groupe A donne du blé au groupe B qui donne en échange du poisson. À d'autres moments, le groupe B donne du blé en échange de poisson du groupe A. Cependant, si les objets donnés en échange demeurent toujours les mêmes pour chaque groupe (le groupe A donne toujours du blé et le groupe B du poisson), le système deviendra complémentaire ou symétrique. Mentionnons enfin que des trois systèmes, le modèle de réciprocité est le seul équilibré.

Pour en arriver à ce modèle de comportement, il est essentiel qu'il n'y ait place pour aucun chantage dont le principal, l'abandon. Pour ne pas être sous cette menace, il faut être arrivé à la prise de conscience que la dignité et le respect de soi-même valent plus que toute autre possession. Que risquer d'être seule ne signifie plus être rejetée ou abandonnée mais plutôt être responsable de soi-même et, ne pas avoir à se nier pour quelqu'un ou pour quelqu'autre avantage que ce soit. D'avoir réalisé qu'on peut jouir seulement lorsqu'on s'appartient soi-même et qu'on a aucun autre idéal, ambition, valeur ou situation à sauver. Cette situation de réciprocité se caractérise donc par l'échange et le partage. Il n'y a plus de victoire ou d'échec, il n'y a que des essais et des erreurs, des bons et des mauvais moments, des rires et des pleurs dans la sérénité et aucune dépression. Quand un couple peut en arriver au niveau d'échange, l'union n'a plus son caractère d'éternité. Elle ne dure qu'en autant que chacun se respecte. L'amour ne signifie plus être comme l'autre le souhaite, et tenter de le rendre à l'image que j'ai de lui ou d'elle mais bien de se connaître, soi et l'autre et, miser sur l'adaptation et non sur la domination, la soumission, la rivalité.

Maintenant que l'Occident n'a connu aucune guerre en son sein depuis trente-cinq ans et que les besoins individuels l'emportent sur ceux du groupe, c'est l'ère du système que nous venons de décrire. Il faut, tel que dit, changer les valeurs, les aspirations et les apprentissages déjà acquis afin de connaître ses besoins et veiller à les satisfaire, ainsi qu'à les équilibrer avec ceux des autres et ce, dans la mutualité.

LES ÉLÉMENTS CULTURELS

Bateson insiste sur trois principaux aspects dans l'analyse d'un élément culturel (défini comme le comportement ou l'aspiration d'un groupe). Ce sont les aspects *structurel* (la conformité à l'ensemble cohérent des règles d'un groupe : se comporter de telle façon que ça répond aux attentes du groupe), *pragmatique* (par rapport à l'expression d'un besoin qui contribue à l'intégration à la société) et *éthologique* (par rapport à l'expression d'une émotion). Il mentionne aussi que tous ces aspects sont interreliés dans chaque comportement.

Illustrons ces notions par l'exemple de la femme d'aujourd'hui qui consulte en psychiatrie. Pour être conforme aux règles du groupe (aspect structurel), cette femme doit être heureuse. Son mari, qui avait trouvé les conditions d'existence de sa mère misérables, a fait beaucoup d'efforts afin d'améliorer celles de son épouse. Elle se doit alors de rentabiliser les efforts du mari. Si elle est déprimée, elle ne se sent pas conforme aux règles du groupe et elle éprouve un sentiment d'impuissance dans ses efforts d'intégration à son groupe de référence. Elle devient en fait inutile à cause des nouvelles valeurs de la société ambiante et cela accroît son sentiment de rejet, d'autant plus qu'elle n'a aucune raison de ne pas être heureuse contrairement à sa mère. Par son comportement dépressif, elle exprime son besoin d'être aidée ou son besoin de traitement (aspect pragmatique). Elle exprime en outre son état émotionnel (aspect éthologique). Donc une femme déprimée de nos jours est prise dans un piège. Manquant de conformité (elle se doit d'être heureuse et ne l'est pas), son besoin d'être aidée et intégrée au groupe sous d'autres modalités que l'utilité est plus ou moins pris en considération par son entourage et, l'émotion alors ressentie en est une d'étouffement.

En fait, beaucoup de femmes ne réalisent pas la disparition de la notion d'utilité au profit de celle d'être heureuse. Pour ce faire, elle doit devenir autonome et ne plus viser sur les mécanismes de dépendance et d'acceptation des autres. Elle doit d'abord s'accepter soi-même (plutôt que de nier ses émotions et ses besoins) même si cela entraîne quelques conflits momentanés occasionnés par son besoin encore présent de conformisme et d'acceptation par le groupe. Il faut se rappeler que ces conflits l'empêchaient ordinairement de changer ses modes d'intégration et sont par conséquent plus difficiles à vivre de nos jours.

Faisons maintenant le lien entre ces trois aspects de comportement et les trois catégories d'ensemble de groupe. Afin de répondre aux nouvelles normes et ne plus miser sur l'acceptation des autres, il faut accéder au système de réciprocité car dans les deux autres systèmes, la norme de conformisme permet le chantage d'un partenaire sur l'autre sous forme de menace d'abandon, si la partenaire ne s'y soumet pas.

Pour n'importe quel changement dans les habitudes d'un groupe, il y a toujours décalage entre les apprentissages passés, et les nouvelles aspirations. Aujourd'hui la majorité des gens ne songent pas à changer le système relationnel mais plutôt à être heureux dans les systèmes de complémentarité ou de symétrie. Cela favorise les comportements narcissiques et égoïstes désagréables («tu dois me donner le droit de le faire et me trouver correct» et non «je prends le droit et tu peux me trouver décevant» comme dans le système de réciprocité) si souvent retrouvés chez les individus.

LES INÉGALITÉS SOCIALES

Pourquoi la femme est-elle davantage affligée de problèmes névrotiques que les hommes? Comme nous l'avons dit au début, des auteurs ont trouvé comme facteurs causals de ces difficultés les inégalités sociales. Aujourd'hui, ces inégalités se retrouvent-elles :

1. Dans ses chances d'appartenir au groupe des dominants au lieu du groupe des dominés, modèle de rapports de la différenciation complémentaire?
2. Dans ses chances d'entrer en compétition avec l'homme et de gagner selon le modèle symétrique?
3. Dans ses chances d'évoluer harmonieusement selon le modèle réciproque? Ses apprentissages passés, emmagasinés dans l'inconscient, entrent en effet en conflit avec les nouvelles aspirations des hommes et des femmes, reflet de ce modèle. Ce conflit me semble être la source des dépressions actuelles chez la femme (Riviera, 1977).

TENTATIVES DE NIVELLEMENT DES INÉGALITÉS

Disons tout de suite que les efforts pour aider la femme ont porté sur l'égalisation des chances plutôt que sur la cohérence des règles et sur l'acquisition de nouvelles habitudes afin de faire face aux nouvelles normes. Ainsi, beaucoup d'efforts ont été faits, du moins dans les discussions, afin d'augmenter le pouvoir direct des femmes en vue de mieux rivaliser avec les hommes (l'acquisition de pouvoir étant essentielle afin d'être actif dans ces modèles). Cependant, cette recherche de pouvoir direct et visible (celui des hommes) est un échec car la majorité des femmes se sentent incapables

d'occuper un poste de pouvoir non pas tant par leur manque de formation professionnelle qu'à cause de leur rôle de femme et des comportements et aspirations que ce rôle exige et suscite. Ces efforts, en plus d'être un échec, risquent même de leur enlever le pouvoir invisible et indirect auquel elles s'étaient confinées à savoir le pouvoir indirect inhérent au rôle de «bonne maman»¹

Pourquoi un échec? Deux types d'explication me semblent plausibles. D'abord par son éducation, une femme doit avant tout ne pas être menaçante et s'effacer afin que la paix règne en son milieu. Elle doit plaire, en étant attirante jeune, et en étant une bonne maman, adulte. Elle doit miser sur l'indulgence des hommes lors de conflits, au lieu de s'affirmer afin d'éviter la confrontation.

Au niveau intrapsychique, elle n'a pas renoncé au modèle de la bonne maman. Il est en effet dans la norme culturelle pour tous, hommes et femmes que le jeune homme adulte qui s'affirme trouvera toujours une femme pour l'admirer, une femme qui cherche en lui l'image d'une bonne maman pour la protéger et l'accepter. La femme, celle qui s'affirme et se confronte, ne peut plus rechercher cette image. Elle ne s'affirmera véritablement qu'après avoir fait le deuil de ce modèle de comportement et avoir accepté la solitude qui s'en suit. Elle sait dès lors qu'elle ne correspond plus au modèle de bonne maman exigé par ce grand garçon devenu homme. Elle sait aussi qu'elle brise les liens de dépendance envers sa propre mère (c'est-à-dire celle qui nomme amour le fait que sa fille pense comme elle et n'ose jamais se confronter à elle). En définitive, la femme qui s'exprime doit trouver elle-même sa propre identité et abandonner définitivement les apprentissages passés qui l'obligeaient à trouver son contentement dans celui de l'homme. Bien peu de gens réalisent le revirement complet des habitudes et des aspirations des femmes et des hommes qu'implique cette affirmation de soi de la femme.

CONFUSION DANS LES NOUVELLES RÈGLES

On a donc tout fait pour rendre cette femme heureuse et libre de contraintes. Enfin, nous y voilà... ou presque. À notre grande surprise, plus elle devrait être heureuse, plus elle souffre. Mais qu'est-ce qu'elle veut? En fait, elle ne veut rien pour elle; elle désire seulement être utile de la même façon que l'homme l'est. Elle n'a aucune idée de la façon d'être heureuse autrement et ne pense surtout pas à s'affirmer, mais à contrôler comme on le fait dans les modèles complémentaire et symétrique. Celle qui essaie de s'affirmer entre dans le monde des hommes et se retrouve souvent dans un double emploi, situation difficile propre à décourager celle qui y voyait au début un espoir. Plusieurs d'entre elles choisissent dès lors de devenir heureuses à la maison et de jouir de leur liberté... de contraintes.

Tout ne devient alors que confusion. La femme est libre de ses anciennes obligations mais dépendante de son protecteur pour profiter de cette

liberté. Elle doit, de fait, jouir de sa pseudo-liberté afin de satisfaire son protecteur, qui se veut garant de celle-ci, aspire à lui être utile encore et à jouir par son intermédiaire de la liberté qu'il ne peut se permettre. Cette situation a pour conséquence d'aggraver sa responsabilité, car elle est censée être heureuse pour deux.

Dans la période de changements actuels, peu de gens réalisent que les aspirations des hommes et des femmes s'opposent entre elles, ou sont impossibles à réaliser. Tous souhaitent être bien dans sa peau, mais personne ne veut accepter sa solitude et prendre en main sa propre protection. Plusieurs personnes visent à être utiles mais n'acceptent plus ce qui est inhérent à la notion d'utilité, à savoir se faire soutirer des avantages par autrui par cette attitude et ce, au détriment de soi. Elles croient à tort que se libérer de certaines contraintes est synonyme de liberté de choix et oublient que cette liberté oblige à l'individuation et au système de réciprocité.

LES HANDICAPS FÉMININS DANS LE SYSTÈME DE RÉCIPROCITÉ

En d'autres termes, dans une société qui évolue vers l'épanouissement de l'individu, orienter son comportement et ses attitudes en fonction d'un but (ordinairement être utile au groupe) devient caduc en même temps que les systèmes de complémentarité et de rivalité. Pour évoluer harmonieusement dans cette société qui valorise avant tout le libre choix individuel, une personne ne doit plus viser à être comme l'autre le souhaite (désir de conformisme) mais doit être sensible à ses besoins et à ses émotions et, par la suite, entrer en négociation avec l'autre sur un pied d'égalité (égalité basée sur la prémisse qu'une personne en vaut une autre). Or, dans cette nouvelle société, la femme est doublement pénalisée par ses apprentissages passés quant à la connaissance de ses besoins personnels et de ses émotions. Ses efforts ont toujours été orientés vers la découverte de ce que l'autre désirait d'elle. L'homme, pour sa part, a plus conscience d'être une personne car on lui demandait déjà de connaître ses désirs, afin de répondre aux attentes du milieu à son égard.

Ensuite, la femme a été dépossédée de sa colère par son éducation. La colère est à mon avis la pierre angulaire dans la connaissance de ses besoins et dans l'affirmation de soi. En étouffant ou en faisant dévier cette émotion, la personne prend à plus ou moins long terme le chemin de la maladie mentale surtout lorsque plus personne ne reconnaît son mérite de s'être oubliée.

Plusieurs études (Weissman, 1977; Silverman, 1968; Riviera, 1977; Novaro, 1976; Rosenzweig, 1976) au sujet de l'expression de l'agressivité ne différencient aucunement entre celle provoquée par la violation de son espace vital (son self, sa bulle) et exprimée en terme d'affirmation de soi,

et l'agressivité débordante de l'impuissant ou de celui qui est dans un état permanent de contrôlé. La personne qui refoule sa colère déborde souvent au moment le plus inapproprié, devenant alors convaincue que sa colère ne doit jamais sortir.

Le refoulement des sentiments négatifs (bien plus que des désirs sexuels) consomme tant d'énergie qu'il n'en reste plus pour penser et agir. Et durant toute cette période de refoulement, la personne n'est aucunement à l'écoute de ses besoins.

D'où la constatation fréquente : elle se plaint toujours mais ne sait pas ce qu'elle veut.

Il serait intéressant de vérifier si la protection contre la maladie mentale n'est pas dans l'incapacité de refouler sa colère dès le jeune âge et durant toute sa vie et, dans l'obligation d'apprendre à s'en servir dans un système de réciprocité. Car cette colère refoulée n'entraîne que la désorganisation de la personne et la convainc de son impuissance à prendre soin d'elle.

COMMENT AIDER CETTE FEMME HANDICAPÉE ?

L'acceptation d'un système de réciprocité m'apparaît importante. Il ne s'agit plus pour la femme de rechercher du pouvoir, mais de se sensibiliser à ses pouvoirs actuels. Pour ce, le regroupement des femmes et l'identification par elles de leurs difficultés sont des étapes importantes. Déjà, plus de quatre cents organismes existent dans la province et le Conseil du Statut de la Femme est de plus en plus actif (à preuve le document «Égalité ou indépendance»).

Il existe aussi des groupes de conscientisation, de croissance personnelle et d'affirmation de soi qui m'apparaissent fort importants.

L'acceptation du système de réciprocité implique aussi que l'on songe à sensibiliser les écoliers et les étudiants aux changements survenus dans les rôles de mère, de père et de conjoints car encore trop d'enfants ne s'attendent pas à ce que les parents se séparent ou voient comme un manque d'amour le changement d'habitudes de leur mère qui s'émancipe. Les femmes ont déjà suffisamment de difficultés à se prendre en main sans avoir à faire face à ces craintes d'abandon non fondées de la part des enfants.

Quant aux hommes, leur sensibilisation leur est peut-être difficile : ils craignent que les femmes ne leur fassent perdre le rôle de protecteur et ainsi qu'ils ne puissent satisfaire leur besoin d'être utiles, d'où la crainte d'être abandonnés par elle. S'ils ne veulent plus vivre sous la menace de l'abandon et pouvoir eux aussi avoir accès à leur authenticité, ils doivent faire leur deuil de la bonne maman.

L'acceptation du système de réciprocité implique enfin que les habitudes et attentes sociales changent de même que les lois les régissant. Je pense ici à deux exemples. Les pensions accordées par le mari à la femme pour la période de transition vécue par cette dernière devraient l'être indéfiniment si la femme ne peut se réadapter complètement à son nouveau contexte. Quant à la femme vivant toujours avec son conjoint, elle devrait veiller à sa propre protection affective et monétaire. Comme deuxième point, les parents devraient apprendre chacun pour soi à vivre en fonction de ses besoins sans pour cela abandonner les enfants.

Dans le monde plus spécifique des soins psychiatriques auquel j'appartiens, les soignants et les thérapeutes de toute formation devraient accepter sans restrictions le système de réciprocité. Trop de thérapeutes cherchent encore à soulager l'angoisse en maintenant la dépendance de la patiente. Plusieurs d'entre eux disent que telle ou telle patiente ne parviendra pas à se prendre en main et qu'il vaut mieux lui démontrer les bons côtés de sa dépendance. D'autres thérapeutes se sentent aussi obligés de réussir vite avec leurs patientes. Ils les conditionnent alors en les revalorisant et les maintenant dans leur état de dépendance. C'est s'illusionner que de procéder ainsi, car ces attitudes retardent en fait l'autonomie de la patiente.

Les tranquillisants et les antidépresseurs sont d'excellents médicaments mais encore faut-il savoir qu'ils ne parlent pas et qu'ils donnent souvent comme message : « Avale et tais-toi. Essaie de redevenir ce que tu étais à savoir non-instigatrice de troubles ». La révolte contre les médicaments est malheureuse dans un sens mais heureuse dans un autre car elle crée la confrontation entre médecins et patientes. Si le temps manque pour une rencontre, il vaut mieux le lui dire plutôt que de se sentir coupable en ne la voyant que quelques minutes et lui donner des médicaments. Mon expérience m'a appris qu'il est préférable d'avoir une patiente déçue du peu de services reçus qu'une patiente médicamentée ne pouvant parler de son vécu. Dans le premier cas, elle cherche ailleurs et dans le deuxième cas, elle s'enlise dans une position de déprimée ou de contrôlée à moins qu'elle ne se fâche (ce qui est très bien mais encore trop rare).

Être thérapeutique c'est surtout se définir suffisamment pour que l'autre ose prendre son espace. On a parlé de thérapie féministe pour désigner une nouvelle thérapie pour les femmes (Rawling, 1977 ; Rice et Rice, 1973). On décrit en fait par cette thérapie une relation établie dans le respect de soi et de l'autre, en partageant avec la patiente ses connaissances pour lui permettre de devenir la coordonnatrice de son traitement. Elle y joue un rôle actif plutôt que passif et soumis comme on le voyait plus souvent auparavant et, espérons-le, comme on le voit moins maintenant.

NOTES

1. La valeur ou le rêve de la bonne maman est un rôle (d'ordinaire personnifié par une femme mais attribué aux deux sexes de tout âge) qui consiste à protéger et à prendre soin de l'autre en autant

que l'autre fait comme «bonne maman» le souhaite. Bonne maman est alors d'une bonté infinie et son immense contrôle est à peine perçu, l'autre étant amené par cette dernière à être content de l'appréciation de bonne maman. Pouvoir se passer de bonne maman est ne plus miser sur l'acceptation des autres pour se sentir correct mais s'accepter soi-même. Il n'y a plus personne à satisfaire à tout prix. Cette pseudo-sécurité du jeune âge, à savoir que tout est sous contrôle si une maman est contente disparaît pour la relative insécurité accompagnant la liberté de choix (Lamarre, 1979).

RÉFÉRENCES

- BAKKER, C.B. et BAKKER-RABDAU, M.K. (1978), The Measurement of Assertiveness and Aggressiveness. *Journal of Personality Assessment*, 42,3 p. 277-284.
- BATESON, G. (1976), *Vers une écologie de l'esprit*. Seuil, p. 83-84.
- BUSS, A.H. et DURKEE, A. (1957), An Inventory for Assessing Different Kinds of Hostility. *Journal of Consulting Psychology*, 21, 4, p. 343-349.
- FRODI, A, MACAULAY, J. et THOME, P.R. (1977), Are Women Always less Aggressive than Men? A Review of the Experimental Literature. *Psychological Bulletin*, 84,4, p. 634-660.
- GOVE, W.R. (1978), Sex differences in Mental Illness, Evidence and Explanation. *Social Sciences of Medicine*, 12-3, p. 187-198.
- LAMARRE, S. (1979), The Good Mommy in the Way of Women Evolution. Présentation faite au Congrès du Canadian Psychiatric Association en septembre. Soumis pour publication.
- NOVARO, R.W. (1976), The Functions and Regulation of the Arousal of Anger. *American Journal of Psychiatry*, 133, 10, p. 1124-1128.
- RAWLING, E. et CARTER, D.K. (1977), *Psychotherapy for Women (Treatment toward Equality)*. Charles C. Thomas.
- RICE, J.K. et RICE, D.G. (1973), Implications of the Women's Liberation Movement for Psychotherapy. *American Journal of Psychiatry*, 130, 3, p. 191-196.
- RIVIERA, J. (1977), *Structural Theory of the Emotion*. International University Press, N.Y.
- ROSENZWEIG, S. (1976), Aggressive Behavior and the Rosenzweig Picture-Frustration (P-F) Study. *Journal of Clinical Psychology*, 32, 4, p. 885-891.
- SCHLESS, A.P. et MENDELS, J. (1977), Life Stress and Psychopathology. *Psychiatry Digest*, p. 25-35.
- SILVERMAN, C. (1968), *The Epidemiology of Depression*. John Hopkins Press, Baltimore.
- STATISTICS CANADA, *Mental Health Statistics*. Annual Report.
- SYMONDS, M. (1976), Psychodynamics of Aggression in Women. *The American Journal of Psychoanalysis*, 36, p. 195-203.
- WEISSMAN, M.M. et KLEIMAN, C.L. (1977), Sex Differences and the Epidemiology of Depression. *Archives of General Psychiatry*, 34, p. 98-111.

SUMMARY

The author tries with the help of a cultural model to explain the increase of mental illness in women since the last world war. Her parameters, taken from Bateson, are : group systems (complementary, symmetrical and reciprocal differentiation) and some aspects : cultural, structural, pragmatic and ethological linked to conformism, needs and emotions. Following her analysis she concludes that four factors are responsible for this increase of feminine mental illness : 1) change in social aspirations now more oriented towards self-fulfilment than usefulness 2) necessity to be happy for two in marriage without the benifice of an autonomous position 3) difficulty to self-assert and know her own needs 4) repression of the anger caused by the frustrations of her situation. The author ends her thesis with helping suggestions on how to live this transitory period.